

LE JARDIN MÉDIÉVAL

Texte de Véronique Mure, 1995

Le Moyen Age européen a établi un pont entre les siècles, entre la chute de l'empire romain et la Renaissance. Le jardin de fleurs, de par l'influence arabe et italienne, prend de grandes dimensions dès le XIIe siècle avec des parties cultivées et des parties sauvages. A cette époque, l'Eglise se choisit pour symbole le jardin secret, « l'Hortus conclusus » dont le symbolisme religieux est emprunté à l'épouse, la Bien-aimée dans le cantique des cantiques, « un jardin bien clos, une source scellée... ». La rose et le lys voués à la vierge y sont les fleurs principales. Un jardin d'Eden, comme un univers fermé dans un monde hostile. A l'opposé, princes et poètes préfèrent « l'hortus déliciarum » jardin paradisiaque, source de plaisirs terrestres et largement décrit par la littérature médiévale. Ces deux métaphores sont l'essence du jardin médiéval.

L'ombre et l'oubli

Après la chute du dernier empereur romain à Ravenne en 476, les ténèbres, dit-on, recouvrent l'Europe. L'ultime description d'un jardin romain fut écrite par Apollinaire. Sa villa de campagne était bâtie au bord du lac d'Adyat en Auvergne. A la fin du Xème siècle, la doctrine chrétienne, hostile au luxe séculier, entraîne une longue éclipse du jardin de plaisance en Europe, qui durera presque 12 siècles.

L'hortus conclusus

Bien que peu de documents se rapportant au jardin médiéval ne nous soient parvenus, on sait cependant que les abbayes, les monastères et les châteaux, entretiendront des « hortus », ces jardins clos réservés aux cultures vivrières et médicinales avec en sus un petit jardin bouquetier. La pratique des jardins a été préservée dans les monastères.

La vision allégorique chrétienne. *L'hortus conclusus* est directement inspiré des jardins bibliques. C'est un jardin de rêve, jardin secret, porteur d'un puissant symbolisme religieux inspiré par la description de l'Épouse, la Bien-Aimée, dans les Cantiques des Cantiques.

Le cantique des cantiques

" Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ma fiancée, un jardin bien clos, une source scellée. Tes jets font un verger de grenadiers et tu as les plus rares espèces, le nard et le safran, le roseau odorant et le cinnamome, avec tous les arbres à encens, le myrte et l'aloès avec les plus fins aromes... »

Dans ces jardins présidés par la Vierge, les fleurs étaient elles-mêmes des symboles : la rose devenue précisément au Moyen Age, la fleur de la Vierge, le lys symbole de la chasteté et la violette, celui de l'humilité.

Le jardin de cloître

La vie des communautés religieuses se centrait sur cet espace central qu'était le cloître, réservé à la méditation et à l'étude. Espace fermé, entouré des 4 côtés par une galerie à colonnes. Il faut rapprocher le cloître de la clôture.

On a vu dans l'agencement des cloîtres une ressemblance forte à l'atrium et à la colonnade romaine. Mais la filiation ne va pas de soi. Il faudrait peut être voir dans le cloître, l'atrium qui précédait les basiliques. Dans la basilique chrétienne, l'atrium était l'enceinte extérieure, le parvis. À l'église primitive Sainte-Sophie de Constantinople, l'atrium, pavé en marbre, comprenait un bassin de jaspe avec jet d'eau en son milieu, où les fidèles puisaient l'eau pour les ablutions. Dans l'église primitive Saint-Pierre à Rome, c'était la seule partie de la basilique où les personnes non encore baptisées pouvaient rentrer. Le terme « parvis » vient de « paradis », car lorsque l'on montait les marches d'une église, on s'approchait du ciel. Tout comme le parvis, le cloître est un espace fonctionnel, un lieu de passage, de déambulation. C'est un espace vide, gratuit réservé. Un lieu d'accueil d'une transcendance qui assure le sens et la cohésion de la vie communautaire. Le vide du cloître souligne une absence qui a pour but d'attiser le désir. Dans la tradition monastique le jardin donne la place au vide, qui est plus « inspirant ».

Saint Fiacre

Fiacre quitte son Irlande natale pour installer un ermitage dans un *breuil* (littéralement : un clos, un parc à gibier) situé dans la forêt de Brie, tout près de Meaux (Seine et Marne). Il met toute son énergie à transformer une terre inhospitalière, donnée par Faron, évêque de Meaux, en un lieu cultivable, où fructifieront toutes sortes de plantes, potagères, médicinales, qui nourriront les pauvres, soigneront les malades, sans oublier la vigne, dont tous les monastères auront

toujours besoin pour le vin de messe. La légende dit que pour défricher sa terre Fiachra s'arma d'un bâton, les arbres s'abattirent et la terre s'ouvrit, ce qui permit de faire une récolte abondante et suffisante pour nourrir tous les pèlerins. Ainsi, Saint Fiacre devint le patron des jardiniers qui se fête le 30 août.

L'intérêt pour les plantes au moyen âge :

Au VI^e siècle l'intérêt pour les plantes est grand dans les monastères, en Gaule, en Sicile, en Espagne, en Afrique, tout particulièrement, où les envahisseurs Francs, Lombards, Vandales ou Wisigoths aiment se soigner par les plantes et encouragent la médecine et où les connaissances circulent bon gré mal gré de part et d'autre. Au VII^e et VIII^e siècles, on continue bien sûr de se documenter sur les plantes : Les grands savants de l'époque, comme Isidore de Séville (570-636) ou Bède (673-735) les répertorient. La tradition est perpétuée et transmise par les abbés des monastères, des échanges se font avec les anglais et les allemands, de nouvelles plantes parviennent de d'Espagne et d'Orient

Le capitulaire de Charlemagne

Vers l'an 800, on voit apparaître un acte législatif (capitulaire) édité par Charlemagne dans lequel on retrouve, au paragraphe 70, une liste de 90 plantes et arbres fruitiers dont la culture est recommandée dans les jardins de l'empire. (73 herbes, 16 arbres fruitiers, 3 plantes textiles et 2 plantes tinctoriales), *De villis vel curtis imperialibus* (Des terres et cours impériales) *Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est ...*

Chapitre 70 du capitulaire.

Nous voulons que l'on cultive dans le jardin toutes les plantes, à savoir : lis, roses, fenugrec, costus [balsamite ?], sauge, rue, aurone, concombres, melons, gourde, dolique, cumin, romarin, carvi, pois chiche, scille (oignon marin), iris, estragon, anis, coloquinte, chicorée amère, ammi, chervis, laitue, nigelle, roquette, cresson (de terre ou nasitort), bardane, menthe pouliot, maceron, persil, ache, livèche, sabine, aneth, fenouil, chicorée, dictame, moutarde, sarriette, nasitort, menthe, menthe sauvage, tanaïsie, cataire, grande camomille, pavot, bette, asaret, guimauve, mauve, carotte, panais, arroche, blette, chou-rave, chou, oignons, ciboulette, poireau, radis (ou raifort), échalote, cive, ail, garance, cardon, fève, pois, coriandre, cerfeuil, épurge, sclarée. Et que le jardinier ait au-dessus de sa maison de la joubarbe.

Ainsi, pour la première fois, les différents jardins des moines sont clairement nommés et situés dans l'espace ; de même leurs attributions et leur contenu sont définis et, pour certains, détaillés. On obtient ainsi trois sortes de jardins différents :

- l'herbularius ou jardin des simples. C'est en général, et à la fois, un jardin de plantes médicinales, aromatiques et condimentaires, pour la simple raison que la plupart des plantes alimentaires sont aussi des remèdes.
- L'hortus ou potager : (littéralement l'"enclos") ;
- Le viridarium ou verger : ("vergier" en vieux français) planté de vigne, de charmillie et de buis, il peut aussi évoluer en jardin d'agrément. Il doit contenir plusieurs exemplaires des 16 arbres fruitiers suivants : noyer, noisetier, pommier, poirier, prunier, sorbier, néflier, châtaignier, pêcher, cognassier, amandier, mûrier, laurier, pin, figuier, cerisier.

On y trouve aussi des plantes "oubliées", soit parce que leur fonction alimentaire ou médicinale a disparu au profit de leur fonction ornementale (lis, rose, glaïeul), soit parce qu'on pense maintenant qu'il s'agit d'herbes sauvages et qu'on a oublié que s'étaient de plantes comestibles (tanaïsie, herbe à chat, maceron, arroche, mauve...), soit parce que ces plantes ne sont plus connues que des seuls spécialistes (la scille, le méum, le séseli, le cabaret, l'épurgée...). Enfin on constate, dans cette liste, l'absence de légumes considérés comme essentiels actuellement : ils étaient alors inconnus en Europe, parce qu'originaires d'Amérique (pomme de terre, tomate, haricot, courgette...) ou parce qu'ils viennent d'Orient, comme l'aubergine, et arriveront en Europe plus tard dans les bagages des Arabes.

Le monastère de Saint Gall

Le plan de Saint-Gall, nous renseigne également sur les jardins de monastère. Son histoire est liée à deux synodes qui se tinrent à Inden, près d'Aachen (Aix-la-Chapelle), le premier en juillet 817 et le second en décembre 818. Les abbés, venus de toutes les régions de l'Empire carolingien, s'y réunirent pour codifier l'organisation monastique et cléricale. Le plan de Saint-Gall est une parfaite synthèse de l'organisation monastique décidée probablement à Inden. Dessiné sur cinq peaux de parchemins cousues, tracé à l'échelle et accompagné d'une légende, cet *exemplum* (modèle) fut respecté dans les grandes lignes et deviendra le type idéal de l'abbaye pour plusieurs siècles. Le manuscrit de Saint-Gall est le plus grand manuscrit connu de son époque, 1.12 m x 0,77 m environ.

Les formes du jardin médiéval

Au moyen âge, outre les jardins de cloître on peut distinguer :

- le potager utilitaire (hortus),
- les espaces exploités par les moines ou les femmes près de leurs maisons pour cultiver des plantes médicinales (herbularium).
- le jardin de plaisance fermé,

Le potager médiéval, c'est l'hortus (littéralement "enclos", nom donné aux jardins en général dans la période médiévale). Le potager comporte en général neuf carrés, neuf à savoir trois fois trois. Le nombre de carrés se réfère à la symbolique chrétienne, 9 étant un multiple du chiffre trois représentant la Trinité.

Le plan de Saint-Gall nous indique les plantes types qu'un monastère doit cultiver au potager, réparties ici en deux rangées de neuf parcelles, soit 18 plates-bandes distinctes, appelés planches depuis la fin du XIII^e siècle. Familières de la table des pauvres, les céréales et les légumes y sont les plus représentés : Choux, oignons, poireaux, pois chiche, ainsi que les herbes à cuire : bettes, arroches, épinards ou amarantes ou les légumes –racines, tels navets, carottes, choux-navets et panais.

Pour casser la monotonie du quotidien et assurer la bonne conservation des aliments, on produisait de nombreux condiments et aromates qui remplaçaient, chez les plus démunis, les épices des tables aisées. L'ail y régnait en maître, de même que la moutarde et le raifort. Les ombellifères venaient ensuite : la coriandre, l'aneth et le fenouil ainsi que les labiées : le thym, la sarriette, le basilic et la marjolaine.

Le jardin médicinal : Herbularium

Ce jardin des simples est omniprésent dans les monastères chrétiens. Il se situe en général dans l'espace de l'infirmier, souvent près de l'apothicairerie, mais aussi de la maison des saignées ou du cloître, conformément au modèle du plan de Saint-Gall.

Les simples :

Au moyen âge, les hommes feront dire aux plantes, « créés par Dieu pour l'Homme », que leur forme, leur couleur, leur habitat, ont des analogies avec les maladies ou les organes du corps.

Cette idée est appelée un peu improprement "théorie des signatures",

Le jardin de plaisance :

Les jardins de plaisance des XIV^e et XV^e siècles, les vergers princiers aménagés aux abords des châteaux ou des palais urbains sont mieux connus que d'autres parce qu'ils bénéficient de sources abondantes. Le jardin du bas Moyen Âge (XIV-XV^e), c'est le « jardin de l'âme » et le « jardin du cœur », ils dévoilent les valeurs symboliques, religieuses et profanes, associées aux jardins. Le jardin occupe une place primordiale dans la pensée médiévale chrétienne : omniprésent dans les textes bibliques fondateurs, il l'est tout autant dans les oeuvres d'exégèse, la poésie sacrée ou la littérature de dévotion où il se prête à une multitude de métaphores et d'interprétations. L'enluminure, à travers les représentations de Vierges à l'Enfant ou de noces mystiques dans un jardin paradisiaque, s'en fait l'écho avec d'innombrables variantes. Le jardin d'amour diffusé par la littérature courtoise et les images qu'il a inspirées : aux fabuleuses évocations de jardins qui émaillent les romans ou les poèmes, elle oppose une tradition iconographique assez pauvre jusqu'au XV^e siècle où, sous l'influence de nouvelles tendances artistiques, elle s'enrichit et se développe considérablement, comme en témoignent les manuscrits enluminés, les gravures ou les tapisseries mille-fleurs de cette période.

Le jardin de plaisance présentait une grande diversité,

- soit un herbarium rectangulaire ou carré,
- soit une pelouse à clôture treillissée ornée d'une fontaine et de parterres de fleurs surélevés,
- ou bien de verger ornemental fait pour être admiré de la maison.

Le pré-haut

Les dames suivent les conseils des moines pour faire pousser les légumes et les simples (la sauge qui calme les nerfs, tous les végétaux susceptibles de guérir les blessures faites à l'arme blanche (l'Aquile mille feuilles, l'ortie...) mais aussi des plantes bénéfiques et utilisables tant pour la cuisine que pour la santé du corps (menthe, romarin, marjolaine..) « Le Jardin paradisiaque » - huile sur bois ; Maître rhénan du début du XVème siècle, vers 1415 - Stadelsches Kunstinstitut – FRANCFORT permet d'interpréter la transition entre Hortus conclusus et Hortus deliciarum

Les bancs de verdure

Les bancs de verdure, permettaient aux gentilhommes et belles dames de s'asseoir pour reposer leur corps et leur sens. Construits autour d'un arbre ou le long d'un mur, ces bancs étaient créés sur une partie surélevée, parsemées de jolies fleurs. Pour retenir la terre : des planches, des claies tressées ou des briques.

Le verger ornamental

Le **verger médiéval**, c'est le **viridarium** (ou viridarium), parfois le pomarium, le "vergier" en vieux français. Pour les moines, il est surtout utilitaire et une source de méditation, avec de reposantes haltes sur des bancs de bois ou de pierre. Il peut être un jardin d'agrément à la romaine, comme le viridantia, ou viridaria d'Albert le Grand, où court la vigne. On doit à Albert le Grand, moine dominicain né en Souabe en 1198, professeur à Paris et à Cologne, maître de saint Thomas d'Aquin, une définition du verger. Ce savant théologien est l'un des premiers à réhabiliter la nature, faite à l'image de Dieu, dans son de Naturis Rerum : « Le verger comprendra d'abord un gazon d'herbe fine, soigneusement sarclé et foulé aux pieds, vrai tapis de verdure dont rien ne doit dépasser l'uniforme surface [...]. À l'une de ses extrémités du côté du Midi, se dresseront des arbres : poiriers, pommiers, grenadiers, lauriers, cyprès et autres de ce genre, où s'enlanceront des vignes dont le feuillage protégera en quelque sorte le gazon et fournira une ombre agréable et fraîche [...]. Derrière le gazon on plantera en quantité des herbes aromatiques et médicinales, par exemple la rue, la sauge, le basilic, dont le parfum viendra réjouir l'odorat, puis des fleurs telles que la violette, l'ancolie, le lys, la rose et d'autres semblables qui par leur diversité charment la vue et excitent l'admiration Il conviendra de relever le terrain de manière à y former un siège verdoyant et fleuri, où l'on pourra venir s'asseoir et se reposer doucement l'esprit. »

Les fleurs étaient aussi destinées à orner chapelles et autels, et la fleur coupée était ainsi offerte en sacrifice et pouvait symboliser celui des martyrs, des saints, de la Vierge, du Christ.

« Erec et Enide », Chrétien de Troyes (XIIe siècle)

"Autour de ce verger, il n'y avait ni murs, ni palissades, mais il était clos de toutes parts par une muraille d'air impénétrable, si bien que nul n'y pouvait entrer qu'en volant par-dessus. Tout l'hiver et tout l'été, il produisait des fleurs et des fruits mûrs; le fruit avait cette propriété de se laisser manger à l'intérieur du jardin, mais on ne pouvait le porter dehors, car une source invisible empêchait le promeneur de revenir à l'huis et de sortir du verger jusqu'à ce qu'il eût remis le fruit à sa place. Il n'y avait oiseaux volant sous le ciel, et dont le chant fut plaisant à entendre, qui ne chantassent dans ce jardin; et plusieurs de chaque espèce. Et la terre donnait en abondance toutes les herbes médicinales et les épices les plus précieuses."

Les vergers cimetières

Les arbres du verger modèle du plan de Saint-Gall sont précisées sur le manuscrit original par leurs fruits, à savoir : pommes, poire, mûre, pêche, prune, pin, sorbier, nêfle, cerise, laurier, châtaigne, figue, coing, noisette, amande et noix

Le temps des croisades

Les croisés vont contribuer à faire évoluer le jardin. Ils ramènent des pays du levant les souvenirs de jardins qu'ils vont vouloir reproduire chez eux. Pendant les croisades, aux XIIe et XIIIe siècles, les voyageurs ramenèrent notamment du Proche Orient de nouvelles variétés de roses, dont la célèbre rose de Damas (*Rosa ×damascena*) un rosier hybride. Il serait issu du croisement de *Rosa gallica* et d'un *Synstylæ*, *Rosa phoenicia* ou *Rosa moschata* (Huxley 1992). Des analyses d'ADN réalisées en 2000 au Japon ont montré que *Rosa fedtschenkoana* Regel était l'un des trois parents des rosiers de Damas.

La rose de Provins

Dès le XIII^e siècle, la culture des rosiers s'est développée en France avec la variété *Gallica officinalis* ou Rose des Apothicaires, d'abord cultivée pour ses propriétés médicinales, ramenée par Thibault IV de la Terre Sainte.

On la cultiva à Provins, d'abord pour ses vertus médicinales et qu'ensuite pour ses qualités ornementales. Préparée en confit ou en sirop, elle a des vertus apaisantes sur les maux de digestion ; préparée en lotion elle assainit et purifie la peau ; préparée en sucre d'orge, elle adoucit la gorge...

Le roman de la rose XIII^e

C'est aussi au XIII^e siècle que l'on situe le Roman de la rose de Guillaume de Lorris. Extrait d'enluminure tiré du manuscrit du Roman de la rose (fin du XV^e siècle). *On retrouve ici trois scènes reliées entre elles : l'amant qui attend au-dehors la permission d'entrer ; l'amant qui entre dans le jardin par une allée aux milles senteurs ; et la scène de la musique, de danses et d'amusement dont il est témoin.*

Le *Roman de la Rose* s'intitule "roman" mais constitue plutôt un double *miroir* aux amoureux, une somme allégorique et encyclopédique de 22000 octosyllabes à rimes plates qui résume tous les thèmes de la courtoisie et de la philosophie des XII^e et XIII^e siècles. Le premier *Roman de la Rose*, écrit vers 1230 par un poète courtois, **Guillaume de Lorris**, raconte les étapes initiales d'un parcours amoureux au milieu d'un "jardin d'Amour". Inachevé, il s'interrompt après 4058 vers alors que l'amant, désespéré, est séparé de la Rose (la Dame) par les murailles pleines de personnages du château de Jalousie. C'est une œuvre poétique sous forme de rêve allégorique dont la première partie conte la cour d'un homme à son aimée et ses tentatives de pénétrer dans un jardin clôturé symbolisant la belle. Guillaume enclot sa quête de la rose dans tout un système allégorique où la rose est une métaphore de la femme aimée, « qui tant a de prix / Et tant est digne d'être aimée / Qu'elle doit Rose être nommée ». L'ouvrage débute par un préambule printanier situé cinq ans plus tôt. Amour siège dans un jardin clos, vices et défauts sont représentés par des personnages allégoriques rejetés à l'extérieur des murs. Ainsi *Danger* représente la contrainte exercée par le mari ou le jaloux.

La rose qui « éclipse toutes les merveilles de la terre » apparaît tardivement dans l'œuvre. La rose rouge, dans la symbolique chrétienne, représente les plaies du Christ, et donc, l'amour céleste. Cette rose est appelée *Rosa Candida* dans la *Divine Comédie* de Dante. La rose blanche représente quant à elle, la perfection et la Vierge. La poésie courtoise au Moyen Âge considérait au contraire la rose comme le symbole de l'amour terrestre, bien que cet amour soit épuré, sublimé et d'essence quasi mystique. C'est ainsi qu'on la retrouve dans la première partie du *Roman de la Rose*, qui se déroule dans un jardin merveilleux, un *hortus conclusus* engendré par la puissance du rêve. La figure de la "dame" tend à s'assimiler à celle de la Vierge Marie ; la rose, depuis lors, est restée un symbole amoureux.

Ruralium commodorum opus

Pierre Crescenzi (1230-1320) était un magistrat et agronome italien, écrivain de langue latine auteur d'un traité, le *Ruralium commodorum opus* dont on ne possède pas l'original. Il est considéré comme le père de la science agronomique en Italie et est aussi considéré comme le restaurateur de l'agriculture dans le XIII^e siècle. Ouvrage célèbre au XIV^e siècle (133 manuscrits nous en sont parvenus), ce *Traité d'Agriculture* a fait l'objet de plusieurs traductions, dont une en français, effectuée en 1373 à la demande du roi Charles V et intitulée *Rustican* ou *Livre des proffiz champestres et ruraulx*. Il en existe 8 exemplaires, tous enluminés, qui sont conservés à : Chantilly, Londres, New York, Paris, Rouen et Vienne, mais le plus beau de tous est celui de Chantilly. Il fut peut-être commandé par René d'Anjou, beau-frère du roi Charles VII, et enluminé dans l'ouest de la France par le Maître du Boccace de Genève, entre 1459 et environ 1470.

Divisé en douze livres portant sur les principaux secteurs de l'agriculture et la conduite d'un domaine modèle au XIV^e siècle, le *Rustican* était avant tout un beau livre d'images destiné à des personnages de haut rang, rois, grands seigneurs, dignitaires ecclésiastiques ou riches notables citadins. Les enlumineurs se sont peu souciés de rendre dans leurs peintures les techniques agricoles, architecturales et cynégétiques exposées par l'auteur. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de luxe, objet de beauté et de délectation pour bibliophiles.

Le calendrier

Il illustre le onzième livre et figure également, sous une forme moins achevée, dans l'exemplaire du *Rustican* de Vienne, qui est une copie de celui de Chantilly. Le choix des sujets ne suit pas les tâches agricoles assignées à chaque mois par l'auteur. En particulier la représentation du gentilhomme à cheval qui parcourt la campagne, faucon au poing, est directement inspirée de l'iconographie du mois de mai dans les calendriers des livres d'Heures. Le paysan du mois de janvier, qui défonce un carré de terre à coups de pioche, ou ceux de février, qui fument un jardin, échappent à la tradition et relèvent de la seule initiative de l'artiste. Sur les douze mois, quatre, soit un tiers, sont consacrés à la céréaliculture, trois, soit le quart, aux pratiques de l'élevage et deux à la viticulture.

Les livres des heures

Un **livre d'heures** est un livre liturgique destiné aux fidèles catholiques laïcs et permettant de suivre la liturgie des heures. En complément de ce recueil de prières liées aux heures de la journée, le livre d'heures comprend généralement un calendrier pour suivre l'évolution de la liturgie tout au long de l'année, mais aussi parfois des psaumes, les évangiles ainsi que des offices particuliers. Il s'agit du type le plus courant d'ouvrage médiéval enluminé même si tous ne comportent pas de décorations. Ils constituent à ce titre une importante documentation sur la vie à la fin du Moyen Âge et sont la source d'une iconographie sur la chrétienté médiévale.

Les Très Riches Heures du duc de Berry

Livre d'heures que le duc Jean Ier de Berry commanda aux frères Paul, Jean et Herman de Limbourg, qui ne l'achevèrent que bien après sa mort. Le manuscrit est conservé au musée de Condé à Chantilly.

Il s'agit probablement du manuscrit enluminé le plus important du Xve siècle : « le roi des manuscrits enluminés ». Il contient plus de 200 folios, dont plus de la moitié sont des illustrations pleine-page.

La dame à la licorne

Découverte en 1841 par Prosper Mérimée dans le château de Boussac, la tenture de la Dame à la licorne suscite encore aujourd'hui l'admiration. Elle se compose de six tapisseries : chacune met en scène, dans un jardin idyllique, une jeune femme de la haute société accompagnée d'une suivante. Elles sont entourées d'une licorne et d'un lion qui présentent les armoiries du commanditaire, un membre de la famille Le Viste, peut-être Jean, qui occupe une charge importante sous le règne de Charles VIII, après 1483.

Toutes les tapisseries reprennent les mêmes éléments : sur une sorte d'île plantée de touffes de fleurs vivaces, de couleur bleu sombre qui contraste avec le fond rouge vermillon ou rose semé d'animaux et de branches fleuries arrachées à leur tronc, on voit une femme entourée d'emblèmes héraldiques, une licorne à droite et un lion à gauche, parfois accompagnée d'une suivante et d'autres animaux.

Cinq de ces représentations forment une allégorie des cinq sens symbolisés par l'occupation à laquelle la Dame se livre :

- Le goût : la dame prend une dragée que lui tend sa servante et l'offre à un perroquet ;
- L'ouïe : la dame joue de l'orgue ;
- La vue : la licorne se contemple dans un miroir tenu par la dame ;
- L'odorat : pendant que la dame fabrique une couronne de fleurs, un singe respire le parfum d'une fleur dont il s'est emparé ;
- Le toucher : la dame tient la corne de la licorne ainsi que le mât d'un étendard.
- La sixième tapisserie, sur laquelle on peut lire la formule « Mon seul désir » (encadrée d'initiales A et I) sur une tente bleue est plus difficile à interpréter.

À la fin du Moyen Âge, les tapisseries sont des éléments importants dans la décoration des riches demeures. Elles sont utiles pour isoler les murs, mais elles participent aussi de la manière dont un propriétaire peut faire étalage de sa fortune. Leur confection est en effet fort coûteuse et nécessite l'intervention de plusieurs maîtres : le peintre qui en dessine les cartons, le licier qui les tisse, tous deux ne résidant pas nécessairement ni dans la même ville, ni dans le même État.

Les cartons de la Dame à la licorne ont été réalisés à Paris par un artiste majeur de la fin du XVe siècle dont l'identité demeure incertaine, tandis que le tissage a été réalisé dans les Flandres où se trouvaient alors les meilleurs ateliers de lice de toute l'Europe. Plus encore que le dessin, la couleur rouge du fond fait de cette tenture un objet de luxe. Le fait que ce rouge ait conservé sa vivacité indique en effet que la laine a été teintée avec un pigment à base de garance de très haute qualité.

Ces tapisseries nous entraînent dans l'imaginaire des classes aisées de la fin du Moyen Âge. Le fond de mille fleurs crée un espace à la fois familier et merveilleux. Familier parce que les fleurs représentées avec réalisme sont celles des jardins du temps (œillet, menthe, muguet) et les animaux qui gambadent semblent tout droit sortis d'une forêt ou d'un château (des oiseaux, des lapins, des chiens, des singes...). Merveilleux car les fleurs symbolisent un printemps éternel d'où le froid, la maladie et la vieillesse sont bannis, tandis que les animaux cohabitent en paix. Dans l'esprit de l'homme médiéval, une telle harmonie n'est possible qu'en un seul lieu, l'Éden, le jardin du Paradis, décrit dans la Genèse comme une création de Dieu.

Plus qu'une dame, une allégorie

La dame de la tenture, au teint de lys, aux lèvres vermeilles et aux cheveux dorés, est d'une beauté dont la littérature courtoise chante les louanges depuis le XIIe siècle. Elle n'est pas le portrait d'une femme qui vécut dans l'entourage des Le Viste, mais l'incarnation de la femme idéale selon les critères médiévaux.

Pour comprendre la tenture et ce qu'elle représente, il faut la regarder comme un ensemble. Il apparaît ainsi clairement que c'est une allégorie des cinq sens. Sur chaque tapisserie, le geste de la dame désigne le sens concerné : elle nourrit un oiseau pour le goût ; elle joue de l'orgue pour l'ouïe ; elle charme la licorne avec un miroir pour la vue ; elle tresse une couronne de fleurs pour l'odorat ; ses mains se posent sur l'étendard et sur la corne pour le toucher.

Les sens sont un thème fréquent à cette époque, et pas seulement pour les artistes. Ils sont en effet au cœur des préoccupations de certains érudits qui les classent dans un ordre précis. Pour les théologiens, ils permettent à l'homme de comprendre la création de Dieu et d'élever son âme. La vue, au sommet de la hiérarchie, rappelle l'importance de la lumière et des couleurs en lien avec Dieu.

Conclusion

L'image du jardin dans les monastères du Moyen-Âge ne relève pas de notre conception naturaliste mais d'une vision du monde propre à l'uni vers médiéval où Dieu est le véritable centre. Le monde d'ici-bas n'est que l'imparfait reflet des réalités divines, une image du Ciel. La vie terrestre est transitoire et le peuple chrétien est en marche vers « la Cité de Dieu ». Il ne convient pas de représenter l'univers tel qu'on le voit ; il faut s'élever au contraire des formes naturelles aux vérités divines ; il faut contempler la nature non pour sa valeur esthétique mais pour son contenu symbolique. La nature est une donnée spirituelle et non une réalité matérielle (les poètes courtois partagent d'ailleurs la même vision). Les réalités sont donc vues au travers du prisme de l'analogie, de la tropologie (dont l'allégorie est la figure la plus courante) qui s'attache au sens symbolique des choses et des hommes, et de l'anagogie, démarche qui consiste à s'élever de l'image naturelle au sens spirituel qu'elle renferme mais qui est caché.

Toutefois un changement sensible de perception se produit au XIVe siècle. Sans cesser de faire à Dieu la première place, l'attention des artistes, des clercs, des princes s'est alors reportée vers le monde sensible, la nature. À cette reconversion, la pensée religieuse a aussi contribué. Les clercs avaient en effet depuis le début du Moyen-Âge une idée spirituelle et non charnelle de la nature. Au XIIIe siècle, saint François d'Assise et ses frères mineurs sont les premiers à en proposer une idée concrète. Le Cantique des Créatures évoque une nature visible, bienveillante à l'homme, innocente et non coupable du péché originel.

La traduction immédiate de la réhabilitation de la nature par les philosophes ecclésiastiques a été le développement du décor floral dans la peinture et dans l'enluminure religieuses et, dans les écoles du Nord, la représentation nouvelle de la Vierge non plus au centre d'un chœur d'anges ou de saints, mais assise au milieu des bouquets dans un jardin clos.

Un groupe de nobles florentins abandonne la cité frappée par la peste pour chercher refuge et retrouver les raffinements de la civilisation dans une villa de Fiesole, bénéficiant d'une saine situation dominante. Si le jardin de cette retraite est encore médiéval, sa sophistication annonce déjà l'esprit des magnifiques jardins de la Renaissance